Adrien Roubaud

AVANT-PROPOS

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.
Mme NECKER.

Enfant du Dauphiné, je crois devoir obéir à un sentiment patriotique en retraçant brièvement dans cet opuscule la vie si bien remplie d'un de nos compatriotes, un de ces hommes de l'art qui, en honorant le corps auquel ils appartiennent par leur profession libérale, font la gloire de leur pays d'adoption et qui laissent d'éternels regrets dans le cœur de leurs concitoyens.

Le samedi 16 avril 1870, la feuille d'annonces judiciaires et d'avis divers du chef-lieu des Hautes-Alpes, *l'Annonciateur*, dans un numéro encadré de noir, en signe de deuil, ouvrait ses colonnes hospitalières à deux articles consacrés à la mémoire du docteur Roubaud.

Quoique encore sous le coup de la juste émotion que nous a causée la mort prématurée de l'habile médecin, nous avons voulu redire à ceux qui n'ont pu lire la lettre élogieuse de l'abbé Stéphane Eyraud, et l'article long et bien pensé qui la suit, les phases principales de cette existence si bien remplie. En écrivant ces quelques pages, nous avons voulu répondre aux légitimes désirs des compatriotes du bon docteur, qui désiraient avoir un souvenir vivant de lui et pouvoir ainsi se remémorier ses bienfaits, en même temps qu'acquitter une dette de reconnaissance contractée par un de nos proches, il y a longtemps, et auquel il prodigua ses soins empressés.

Nous n'avons pas certainement la prétention de sauver de l'oubli le nom de cet homme de bien, car ses bienfaits lui assurent un impérissable souvenir ; notre but est, tout en donnant à

son honorable famille un affectueux témoignage de notre estime, de décider ses concitoyens à perpétuer le nom de Roubaud par un simple monument, une plaque de marbre commémorative.

La plupart de nos villes de France consacrent à la mémoire de leurs enfants illustres un monument, ou donnent à une de leurs rues ou de leurs places publiques le nom du citoyen qui se distingua par ses belles actions. Pourquoi Gap, cette ville qui a été le théâtre des actes de dévouement du docteur Roubaud, n'ouvrirait-elle pas, avec le concours des journaux du Dauphiné et l'aide de l'Administration municipale, une souscription, patronnée par un comité actif, dont le produit serait consacré à un monument destiné à perpétuer le souvenir du célèbre hygiéniste? Une colonne de granit, couronnée par un buste de bronze, suffirait pour conserver à la postérité les traits vénérés de Roubaud, et exciterait dans le cœur des générations futures une noble émulation.

Le département des Hautes-Alpes, tous les Gapençais, les nombreux confrères du regretté défunt, et les divers colléges dans lesquels s'écoula sa carrière scolaire (Gap, Crest et Grenoble), tiendraient à honneur de s'inscrire en tête de la souscription, et le prochain concours régional fournirait une magnifique occasion pour inaugurer le monument.

Que l'Administration municipale prenne donc l'initiative ; elle pourra inscrire en tête de la souscription deux de nos amis, MM. Rozier Flavien et Pellerin Léon, qui comme nous ont apprécié le dévouement du docteur Roubaud, et qui se joignent à l'auteur pour appuyer le projet de souscription tendant à favoriser l'érection d'un monument en l'honneur du regretté médecin.

Saint-Vallier-sur-Rhône, le 26 avril 1870.

NOTICE

SUR

Le Docteur ADRIEN ROUBAUD

I.

Le caractère de la véritable vertu, c'est la modestie.
Mme de GENLIS.

Le lundi 13 avril 1870, le chef-lieu du département des Hautes-Alpes (Gap), était plongé dans le deuil, à la suite de la perte immense que la ville entière venait d'éprouver, notamment les malheureux, dans la personne du bien-aimé docteur Roubaud.

Quoique né dans le nord de la France, Adrien Roubaud appartient par le cœur à la belle province delphinale, qui le revendiquera toujours comme un de ses glorieux enfants ; ses parents étaient originaires de Gap, et il y vint encore enfant, peu de temps après l'invasion étrangère. Dès son enfance il montra une capacité rare, rehaussée d'une modestie dont il ne se départit jamais. Loin de s'énorgueillir de son intelligence, il ne fut que plus laborieux en classe, plus soumis envers ses parents et ses professeurs, qui le surnommaient le *Louis de Gonzague du Collége*, et ne se prévalut de ses talents naissants que pour obliger ses condisciples, qui le chérissaient comme un frère.

Né à Amiens, le 2 janvier 1812, la nature lui prodigua ses soins et le traita même en favori : avide de contemplations, il rechercha toujours les sites poétiques des Alpes. D'une douceur angélique, la médecine ne convenait guère à son caractère paisible ; l'aveugle obéissance qu'il montra toujours à ses parents devait étouffer sa vocation réelle. Fils d'un ancien médecin militaire qui s'était retiré à Gap, après la déchéance du grand Empereur (Napoléon Ier), il dut, pour répondre aux désirs de ses parents, se préparer à la carrière médicale, malgré ses répulsions naturelles, dont son énergique bonne volonté devait triompher. Il commença ses études au collége de Gap, et à quatorze ans il faisait ses délices de nos classiques grecs et latins : Cicéron et Virgile, Homère et Aristophane lui étaient familiers. Ce fut à cet âge qu'il fut envoyé à Crest, petite ville pittoresquement située sur la rive

droite de la Drôme, et qui possédait alors un collége florissant (1). Il y suivit les cours de rhétorique sous de savants professeurs ; mais l'année suivante il rentra au collége royal de Grenoble, pour y suivre de nouveau les mêmes cours, sur les conseils de son père, homme austère, qui savait allier la douceur à la sévérité. Dans cet important établissement, qui a fourni plus d'une célébrité, le jeune Roubaud brilla au cours de logique (trop négligé de nos jours dans tous les colléges) et mérita un prix qui n'existe plus aujourd'hui, parce que, comme le dit fort bien l'abbé Eyraud, il n'est plus mérité, le prix de sagesse.

Ce fut à la fin de ses études classiques, et au moment où sa famille allait avoir la satisfaction de saluer ses succès dans les examens, qu'il eut la douleur de perdre son père, le 17 mars 1829. Cette perte stimula l'ardeur du jeune homme ; après avoir subi avec le plus grand succès les épreuves du baccalauréat ès-lettres et du baccalauréat ès-sciences, cette même année, et âgé seulement de dix-sept ans, il partit au mois d'octobre suivant pour Paris et commença, près de la Faculté de la capitale, ses études en médecine. On comprend aisément les répugnances qu'il dût éprouver dès le début de ses études pratiques ; mais pour cette âme d'élite la volonté de son père était sacrée : grâce à son énergie, il triompha de toutes les difficultés. Durant son stage à Paris, il fut constamment un des premiers aux cours qu'il suivait simultanément : les malades auxquels il prodiguait non-seulement les secours de son art, mais encore les consolations de sa religion qu'il pratiqua toujours, le regardaient déjà comme leur ange tutélaire, et ses camarades l'aimaient, parce qu'il était obligeant pour eux. Enfin, après quelques années d'un travail des plus laborieux, après avoir renversé tous les obtacles qui semblaient menacer sa vocation forcée, il soutint brillamment sa thèse, et après avoir prêté le fameux serment d'Hyppocrate, il reçut le bonnet de docteur. Un de ses professeurs, digne appréciateur de ses talents, le désigna pour remplir un poste de confiance auprès d'un haut personnage, et Roubaud, grâce à cette protection puissante et à son habileté, ne tarda pas de jouir d'une renommée que lui enviaient beaucoup de ses confrères plus âgés que lui. Comme on le voit, sa jeunesse tout entière fut absorbée par l'étude ; il ne dut son élévation qu'à son travail, et ses débuts dans la carrière médicale furent brillants. Cependant l'amour filial devait l'emporter sur l'ambition chez le jeune docteur: ayant appris que son excellente mère était gravement malade et réclamait ses soins, il vola auprès d'elle, à Gap, n'hésitant pas à rompre les importantes relations qu'il s'était créées et à abandonner les nombreux avantages que semblait lui promettre l'avenir.

(1) La ville de Crest possède encore un excellent collége ecclésiastique, qui, grâce au zèle de son intelligent supérieur, l'abbé Dumontel, prend chaque jour de l'extension et conserve les vieilles traditions.

II.

Sans la charité la vertu n'est qu'un vain nom.
NEWTON.

Ce fut à l'âge de vingt-cinq ans, vers la fin de 1836, qu'Adrien Roubaud vint se fixer à Gap, qu'il ne devait plus quitter. Peu de temps après s'être adjoint une compagne dévouée, il perdit sa mère, malgré tous les soins qu'il lui avait prodigués. Cette perte douloureuse l'affecta beaucoup : femme accomplie, ornée des plus belles qualités du cœur, il avait pour sa mère des attentions de toutes sortes, et conserva toujours religieusement son souvenir. Bon fils, il devait être dans la suite bon époux et excellent père, car comme l'a dit Vauvenargues : « *Il suffit d'être homme pour être bon père, et si l'on n'est homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils.* » La vie de famille développa beaucoup les vertus privées du docteur Roubaud, et depuis son arrivée à Gap jusqu'à sa mort (durant trente-quatre ans), son existence put se résumer dans ces trois mots : *Charité, travail et dévouement.*

Personne, mieux que lui, ne comprit si bien la charité et ne réalisa mieux ces paroles de Confucius : « La charité est cette affection constante et raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisait avec nous qu'un individu, et qui nous associe à ses malheurs ainsi qu'à ses prospérités.

Il savait se multiplier pour satisfaire aux nécessités de sa position et il volait près de ses malades. Roubaud considérait la médecine comme un second sacerdoce, un véritable apostolat, et prétendait que l'homme de l'art se devait surtout aux malheureux.

Eminemment religieux, outre les soins qu'il prodiguait à ses malades, il les préparait encore bien souvent à la visite du médecin spirituel. Il nous a été donné accidentellement d'apprécier le dévouement et le zèle de cet homme de bien, il y a déjà quelques années, lorsque assis sur les bancs d'une école de médecine, nous profitions des vacances réglementaires pour visiter les Alpes en touriste. Partout, à Gap et dans les environs, ses concitoyens étaient heureux de lui rendre un hommage bien mérité et de faire l'éloge de son inépuisable charité. Il faudrait un gros volume, si on voulait recueillir, de bouche en bouche, les bienfaits cachés du docteur Roubaud, bienfaits qui, pour être cachés, n'en étaient que plus estimables. Les lignes suivantes, dues à De Ségur, développeront suffisamment notre pensée vis-à-vis de la charité sans bornes de *Celui* qui n'est plus : « Si j'étais artiste, je peindrais la Bienfaisance avec un voile comme la Pudeur, posant un

doigt sur sa bouche comme le Silence ; et la Reconnaissance, au contraire, avec une trompette, comme la Renommée. » Nous citerons cependant un fait assez caractéristique sur le bon docteur. Invité à une fête de famille, Adrien Roubaud était entouré de ses amis et de ses proches, et tout heureux de se trouver au milieu d'eux, lorsque, durant le repas, on vint réclamer son assistance pour une pauvre femme en danger de mort. Il se leva à la hâte, annonçant à ses amis qu'un devoir sacré l'appelait, de vouloir bien l'excuser ; et, comme on lui faisait observer qu'il pourrait bien éviter cette visite, et que la malade n'en souffrirait pas, attendu qu'il avait plusieurs confrères libres en ville, qui ne refuseraient pas d'y aller : « Les riches, répondit-il modestement, ont plusieurs médecins, mais il n'en est pas ainsi des malheureux, qui sont privés de secours ; je me dois donc de préférence aux pauvres. » Et il sortit.

Un tel acte honore un homme, et les plus beaux commentaires seraient inutiles pour l'appuyer.

Nous empruntons à l'article de l'abbé Eyraud, publié dans *l'Annonciateur*, article qui nous a été très-utile pour nous aider dans notre travail, les lignes suivantes : « Chose incroyable ! pendant sa vie de médecin, il a noté sur un registre spécial les maladies des personnes qu'il était appelé à soigner, et toutes les observations qu'il faisait pendant le cours de leur maladie; aussi, était-on souvent étonné qu'il se rappelât si bien les phases diverses par lesquelles on avait passé, les symptômes particuliers qui s'étaient produits, les caractères morbides qui s'étaient déclarés. Je n'ai point qualité pour apprécier et juger sa science médicale ; mais ce que je sais, c'est qu'il travaillait constamment, qu'il se tenait au courant de toutes les découvertes, de toutes les expériences pharmaceutiques et médicales ; ce que je puis affirmer, c'est que la défiance qu'il avait de lui-même m'a toujours paru l'indice d'une science profonde et sérieuse ; ce dont j'ai été souvent témoin, c'est de sa déférence pour les avis de ses confrères, de l'amour sérieux et inaltérable qu'il avait pour ses anciens camarades de l'Ecole de médecine. Au mois de janvier dernier, un médecin avec lequel il n'avait plus eu de rapport depuis trente-huit ans, lui écrivait en consultation; en voyant la signature, il s'écria : « Mais c'est un de mes anciens camarades, et il ne me le rappelle pas ; mais je ne l'ai point oublié. »

Cette particularité prouve que s'il avait la mémoire de la science, il possédait aussi celle du cœur. On ne trouvera pas cette citation superflue, nous tenions à démontrer que tous les moments de la vie du docteur Roubaud furent utiles à la société, et que ce fut toujours pour les pauvres, les disgraciés de la nature, qu'il se montra plus qu'un médecin, mais encore un ami et un père.

III.

Faites votre devoir, au hasard de déplaire aux hommes ; quand ils vous haïraient, ils vous honorent.

BOURDALOUE.

Esquissons maintenant sa vie comme administrateur et membre de diverses commissions municipales. Les événements de 1848 le trouvèrent calme et décidé à faire son devoir ; ses concitoyens, pour apprécier son zèle, lui donnèrent leurs suffrages constants, et il débuta cette année-là dans le Conseil municipal : il fut élu le dixième. Les événements précipités de cette époque amenèrent un changement d'administration, et malgré sa répugnance, et dans l'intérêt de tous, aidé de ses concitoyens, il administra Gap de 1850 à 1852. Il profita de sa position pour favoriser le développement de toutes les institutions de bienfaisance et d'instruction populaire, et pour maintenir l'ordre.

Toutes les institutions charitables que Gap possède actuellement sont la large part qu'il prit dans les affaires de la ville, pour asseoir solidement ces institutions, s'empressant de s'éliminer lorsqu'il les avait développées, et cherchant toujours à en rejeter le mérite sur ses coopérateurs. Dans toutes les élections municipales, ses concitoyens lui accordèrent leurs suffrages, et le jugèrent par là digne de leur confiance. A l'avènement de l'Empire, le scrutin le fit second conseiller municipal ; en 1854, il sortait le premier de l'urne électorale ; le 2e en 1860 : aux dernières élections de 1865, les suffrages des Gapençais le portaient encore premier au Conseil municipal. Ce ne fut pas seulement dans l'administration municipale qu'il se signala, durant les vingt dernières années de sa vie ; on le rencontre partout où il y avait quelque chose de bien à faire. Un des membres les plus actifs du bureau de bienfaisance, faisant partie du comité d'inspection de la bibliothèque, de la commission d'hygiène et de salubrité, du bureau d'administration du collége : il fut encore délégué cantonal pour l'instruction primaire, membre du jury pour le brevet de capacité, et premier vice-président de l'association générale pour l'extinction de la mendicité. Pour rendre un hommage mérité à son dévouement et à ses talents, il avait aussi été chargé de la direction du service médical de l'hôpital de Gap, fonction dont il s'acquitta à sa plus grande louange, et qui lui fournit de plus fréquentes occasions d'exercer sa charité ardente. Le choléra, ce terrible fléau asiatique, devait trouver Roubaud

sur la brèche. Durant l'épidémie de 1854, à Gap, se trouvant seul en face du fléau, pendant que ses confrères s'étaient partagé les communes privées de praticiens ; quoique sérieusement malade, et tombant quelquefois d'épuisement, il ne cessa de se multiplier pour visiter les nombreux malades qui le réclamaient de toutes parts. Bien souvent il visitait des malheureux dans le plus grand dénuement : il ne se contentait pas alors de joindre les remèdes à la consolation, il mettait encore sa bourse à leur disposition, et tout cela se passait dans le plus grand secret de sa part. Aussi, sur le témoignage des administrateurs de l'hôpital, son dévouement fut-il signalé au chef de l'Etat, par le premier magistrat du département, M. Le Prévost de Launay, ce qui lui valut une récompense honorifique qu'il n'avait jamais ambitionnée, la croix de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur.

Sa nomination au grade de chevalier de cet ordre l'attrista au lieu de le réjouir; il ne s'était dévoué que par amour de ses semblables, et il regrettait de ne pas voir briller le signe du mérite sur la poitrine de ses confrères plus anciens que lui. Les institutions de jeunes filles, les frères des Ecoles chrétiennes, le Bureau de bienfaisance et l'Œuvre pour l'extinction de la mendicité seront toujours là pour redire aux Gapençais l'abnégation de celui qu'ils nommaient le *bon docteur*. Il ne voulut pas quitter cette terre sans avoir assuré le bien-être inappréciable d'un meilleur coucher aux malades nécessiteux, et non-seulement il fut l'inspirateur du prix qui porte le nom de l'*Ange de Gap*, il voulut terminer sa carrière en associant, par un don, son nom au souvenir de celle dont le charitable dévouement est encore vivant dans tous les cœurs, et dont il fut un des plus zélés collaborateurs, et après sa mort, son juste admirateur.

IV.

A la mort, il ne reste pour l'éternité
que le bien ou le mal qu'on a fait.

X.

Nous n'avons pu, à notre grand regret, que retracer avec concision les faits saillants de la vie du docteur Adrien Roubaud, nous n'avons pu l'étudier au point de vue chrétien. Cette tâche incombe à celui qui, durant cinq ans, l'étudia de près, et qui dans sa lettre du 19 avril dernier, nous fait espérer que plus tard il publiera un travail approfondi sur l'homme que Gap pleure encore, travail qui sera aussi profitable à

l'auteur qu'à ceux qui le liront. Espérons qu'il accomplira bientôt sa promesse, et en attendant ce moment, nous nous unissons à lui pour désirer que la génération nouvelle produise à son tour des Lagier, des Ursule Féréoud et des Roubaud.

Nous espérons que l'abbé Stéphane Eyraud appuyera, dans son ouvrage sur le docteur Roubaud, le projet de souscription pour un monument, projet que nous avons émis dans l'avant-propos de cette Notice; nous serons heureux, de notre côté, de patroner cette souscription dans les nombreux journaux dans lesquels nous collaborons, et de nous porter au nombre des premiers souscripteurs.

Ce fut le lundi, onze avril 1870, que le cher docteur, après une longue et douloureuse maladie, rendit sa belle âme à Dieu : il mourut comme il avait toujours vécu, en bon chrétien. Les consolations de sa famille éplorée et de ses sincères amis ne lui manquèrent pas, et adoucirent ses derniers jours.

A peine la nouvelle de sa mort fut-elle répandue dans Gap, qu'un voile de deuil sembla envelopper la ville. Les malheureux pleuraient en lui un ami, et les pauvres un père ; tous regrettaient celui que l'impitoyable mort venait de leur enlever. Ainsi qu'il l'avait exigé, son corps fut cousu dans un simple suaire, qui ne laissait à découvert que la tête, les bras et le haut du buste : exposé dans son appartement jusqu'au moment de ses obsèques, la foule se porta en masse, une dernière fois, comme à un pèlerinage, auprès des restes du regretté docteur. Sa longue agonie n'avait pas altéré sa douce sérénité à cette bonne figure. Il faut avoir été témoin des larmes et des sanglots des gens de toutes conditions ; hommes, femmes et enfants, jeunes gens et jeunes filles, n'ont cessé de se porter, durant toute la journée du mardi, et une partie de la matinée du mercredi, à l'appartement mortuaire. Malgré la surveillance la plus rigoureuse, beaucoup ne se contentaient pas de faire toucher à ses mains et à ses lèvres des croix, des médailles et des chapelets, mais parvenaient encore à dérober un peu des cheveux du cadavre vénéré, ou même quelques morceaux du linceul l'enveloppant ; pieuses reliques, qui disent mieux que les plus belles phrases, le degré de vénération dont était l'objet celui que Gap a perdu.

C'est le mercredi 13 avril qu'ont eu lieu les obsèques du docteur Adrien Roubaud, avec un concours immense d'assistants de toutes conditions : malgré que, selon la volonté du défunt, tout luxe ait été sévèrement banni, le cortége était imposant, et tous les habitants valides de Gap y assistaient. Cette foule compacte et recueillie, depuis l'enterrement de *l'Ange de Gap* (le 11 novembre 1867), n'avait vu une aussi grande affluence. C'était un deuil public, et toute la population de Gap avait voulu rendre un dernier et éclatant hommage aux services exceptionnels de Roubaud, en l'accompagnant, avec un empressement plein de tristesse, au champ du repos.

Il a été descendu dans la terre, en face du petit monument élevé par les habitants à la mémoire d'Ursule Féréoud. Le docteur avait formellement interdit, avant de mourir, toute expression de reconnaissance publique ; aussi la foule s'est-elle écoulée silencieuse et triste à travers les rues de Gap, et trois jours après, l'ami du docteur, qui, sans connaître sa volonté dernière défendant tout discours, avait préparé un éloge plein de sentiment, publiait son discours dans l'*Annonciateur*, comme un témoignage de respectueuse sympathie à la famille de celui qui a appris à pratiquer et à aimer la charité.

Là se termine la tâche que nous nous sommes imposée en publiant cet opuscule; puisse-t-il rappeler longtemps les bienfaits de l'homme de bien qui n'est plus, et dont Gap n'oubliera jamais le dévouement sans bornes et l'inépuisable charité.

V.

SUPPLÉMENT.

Nous regrettons vivement que la délibération du Conseil municipal de la ville de Gap, en date du 25 mai 1870, exprimant l'étendue de la perte que la ville entière vient de faire dans la personne du docteur Roubaud, ne nous soit parvenue, grâce à la surveillance de M. Garnier, adjoint, faisant fonctions de maire de Gap, qu'au moment du tirage de notre courte notice, et après en avoir corrigé les épreuves. Nous croyons cependant devoir donner dans ce court supplément le texte *in extenso* de cette délibération, et profiter de l'occasion pour remercier bien vivement M. Garnier et M. Bigillion des utiles renseignements qu'ils se sont fait un plaisir de nous donner :

« M. le Président fait part à l'assemblée de la perte qu'a éprouvée la ville de Gap par la mort de M. le docteur Roubaud, membre du Conseil municipal de Gap depuis 1818, décédé le 11 avril dernier, après une longue et douloureuse maladie. Les services rendus par M. Roubaud, ajoute M. le Président, soit comme administrateur soit comme homme privé, sont au-dessus de tout éloge et mériteraient une distinction particulière pour perpétuer la mémoire de l'homme de bien qui avait su s'attirer la sympathie et la vénération de tous les habitants,

Malheureusement la reconnaissance publique est arrêté par les dernières volontés du défunt, dont la modestie n'a eu d'égale que son mérite. Aussi, Monsieur le Président, qui avait eu d'abord l'intention de proposer au Conseil de décider qu'une souscription publique serait ouverte, sous les auspices de l'Administration, pour élever un monument à la mémoire de M. Roubaud, se voit-il obligé de restreindre cette proposition à un vote de regrets pour la perte que vient de faire la municipalité d'un collègue dévoué et dont le concours a toujours été aussi empressé qu'utile.

» Le Conseil municipal s'associe aux sentiments de sympathie exprimés par M. le Président pour M. Roubaud, qui avait su, par son caractère, sa douceur, son intelligence, sa bienveillance et sa charité, s'attirer l'estime et la considération de tous, et témoigne en même temps ses regrets de ne pouvoir, pour ne pas contrarier ses volontés, lui élever un monument qui perpétue sa mémoire.

» Il prie Monsieur le Président de vouloir bien faire agréer à la famille du docteur Roubaud ses sincères condoléances, désirant qu'elles puissent apporter quelques consolations à une douleur que toute la population a partagée. »

Nous comprenons très bien la réserve du Conseil municipal de Gap, car le regretté défunt, avant de quitter cette terre pour un séjour meilleur, avait interdit toute manifestation de la reconnaissance publique sur sa tombe. Il avait voulu ainsi empêcher tout discours; mais il était trop modeste pour penser un seul instant que sa ville adoptive pût lui élever plus tard un monument.

Aussi maintenons-nous le projet avancé dans notre avant-propos, en le mitigeant cependant si la volonté expresse d'Adrien Roubaud y est contraire. L'Administration municipale comprendra certainement la portée de notre projet et le but de cette notice : *Perpétuer le souvenir du dévouement du bon docteur.*

Si on ne veut pas enfreindre ses dernières volontés, la Municipalité pourrait favoriser une souscription publique ayant pour objet de conserver la mémoire du charitable Roubaud, et de subvenir aux frais d'un buste en bronze, placé à l'Hôtel-Dieu, et d'un tableau rappelant un des actes saillants de la vie du docteur, tableau qui serait placé dans la principale salle de l'Hôtel-de-Ville. Mais, si ce projet ne peut être admis encore, nous demandons qu'après avoir livré à la publicité les traits du savant et dévoué Roubaud, par une lithographie le représentant, lithographie qui serait à la portée de tous par son prix modique, et que tous les Gapençais voudraient posséder, elle perpétue la mémoire de ce célèbre philanthrope, en faisant frapper une médaille commémorative à l'effigie du docteur Roubaud, et rappelant son dévouement

sans bornes et sa modestie rare. Offerte aux principaux fonctionnaires de Gap et du département des Hautes-Alpes, de même qu'aux principales Sociétés de médecine des départements et à tous nos musées, cette médaille perpétuerait dans notre belle France le souvenir de celui qui mérita d'être surnommé le père des pauvres et l'ami des malheureux.

Puissent nos vœux être exaucés ; en attendant qu'un des projets émis dans cet opuscule soit admis par l'autorité compétente, nous chercherons à conserver à la postérité le nom d'Adrien Roubaud, en répandant cet opuscule dans toutes les classes de la société, et notamment dans le département des Hautes-Alpes.

FIN.



Roanne. Typ. et Lit. FERLAY.